

Résumé thèse Catherine Souladié

La performance dans les arts plastiques aujourd'hui :

Tatouages et piercings

Lieu d'expérience sensorielle, émotionnelle et sensible, le corps matérialise l'identité culturelle. Support d'expression, celui-ci reste le lieu où s'inscrit le pouvoir. Sujet crucial pour notre époque dans laquelle le corps d'apparat, ou corps aliéné a pris la place de l'esprit.

À travers le corps, des résistances et un réveil de l'histoire face à la précarité de la vie et à certaines dérives sociales ou technologiques surgissent. De nouvelles images apparaissent dans les arts plastiques, et illustrent plus ou moins violemment nos manques, doutes, souffrances, mais aussi plaisirs, joies, désirs ou espoirs.

Depuis son explosion dans les années 1960 et 1970, l'Art Corporel engage le corps comme médium élémentaire et franchit un nouveau cap. Les artistes actuels ne se contentent plus de représenter la violence, ils la mettent en scène, ils utilisent la chair, le sang, la douleur comme les éléments constitutifs de leur langage artistique. Ces œuvres nous rappellent les rites, les sacrifices d'un temps immémorial. Cette fois, il ne s'agit plus de dévouement au nom d'un dieu païen ; l'abnégation relève ici de nos propres failles, comme si le sang, la souffrance et la blessure révélaient notre part mystique. On avait aussi ce besoin de retrouver ces sécrétions corporelles, niées par notre corps social aliéné, et constitutives de notre fonctionnement physiologique et psychologique.

Il s'agit, dans cette recherche, de dépasser le stade du Body Art historique de la fin des années 1960, période où performances violentes

et provocatrices telles celles des Actionnistes viennois, affirmaient un corps social et politique. Ce fut néanmoins une étape essentielle dans le fait de considérer le corps humain comme un accessoire à redéfinir, modeler et transformer à volonté. « L'être mutant » actuel ne serait donc plus un monstre qui viendrait de l'espace tel qu'on peut se l'imaginer dans le futur : les artistes vont désormais vers un corps « amplifié », et inventent des mutations plus subtiles, se jouant d'un langage fait de rituels des sociétés archaïques, au sein desquels les mutations physiques étaient inscrites dans les constitutions.

Les corps s'ouvrent au sens propre et les peaux, toiles vierges, se taguent et se graphent. Tatouages (action d'ouvrir la peau et d'y déposer des pigments de manière à fixer un dessin dans la cicatrice), piercings (action de percer la peau de manière à créer un canal pouvant accueillir un bijou), ou autres modifications corporelles déterminent quelques pratiques plastiques actuelles affirmant reprendre le contrôle du corps en le modifiant :

- Dans les pas d'Albrecht Becker, artiste allemand mort en 2002 à 95 ans, une grammaire corporelle atypique prend forme : il empoigne littéralement son corps par le tatouage, tel un prolongement sur la matière-peau. Becker, victime et bourreau de lui-même, est bien au-delà des pratiques du sado-masochismes habituelles : le tatouage de toute la surface de son corps, excepté son visage, fait de son anatomie un territoire d'évasion, ambivalence de souffrance/jouissance, et orgasme/vie.

- Ron Athey, performer californien actuel, intègre une altération de la peau dans un univers symbolique traduisant un imaginaire de mutation. La recodification de sa peau par le tatouage et les piercings permet la mise en place d'une technologie prothétique, remettant en cause les modèles cartésiens corps/esprit, nature/technologie, valide/handicapé, ou femme/homme. La question

est ici le choix d'un sexe autant que celui d'un corps, suivant Becker dans la question du « Queer ».

- Enfin, le « hacker de corps » Lukas Zpira, artiste actuel français, use de tatouages, piercings, scarifications, implants de silicone et pièces en titane afin de « replacer et remplacer sa peau », sans la revendication d'une quelconque souffrance : cet investissement définit une nouvelle interface qui enrichit les notions de frontière et de contenant, illusion d'un corps éternel.

De telles lacérations proposent une réelle ouverture d'un corps devenu ainsi précieux et fétiche, à la manière nietzschéenne de ne plus inscrire le corps dans la loi mais dans le désir. Ces artistes sismographes proposent un corps anticipé avec un fort désir de libération de tout diktat, un corps altéré afin de l'intégrer dans un univers symbolique ; cette artialisation du corps ouvre sans doute une nouvelle socialisation de la peau, avec un code artistique des substances corporelles.

Ces artistes occupent un espace paradoxal entre le sexe anatomique et le genre ainsi joué. La pluralité du corps « queer », selon les écrits de la philosophe américaine Judith Butler recouvre alors des pratiques de re-significations et de recodifications des normes corporelles jetant le trouble sur les thèmes de l'automutilation, l'esthétique, ou l'intégrité physique. Et si l'incision était une ouverture au monde..... ? Comment les corps insoumis sont-ils devenus hypothèses technologiques ? Quels sont les signaux de cette nouvelle croyance ? Que disent la loi et la médecine des nouvelles modifications corporelles ? Que souhaite transmettre la dernière rénovation corporelle du naissant XXI^{ème} siècle, course vers « l'avatar » amorcée par Duchamp et son « étoile tonsurée » ?

Aujourd'hui, les implants poussent à leur paroxysme les leurres supranormaux. Et nul doute que notre corps « commun » de demain

sera un corps fabriqué, évoluant au gré des modes pour ressembler le plus possible à notre corps imaginaire, un corps dématérialisé qui pourra se sublimer dans les monde virtuels. Pour les artistes tatoueurs-perceurs occidentaux actuels tel Lukas Zpira, le corps paraît passer du spécimen tribal à l'archétype biotech'. Le retour au primitif est digéré, l'exploitation et la décomposition punk le sont de même : artistes plasticiens, musiciens, danseurs, créateurs ou cobayes d'avant-garde rêveraient aujourd'hui de corps bioniques, et pour cela, grimpent les marches de la tour de Babel cybernétique.

En somme, si l'on regarde le corps comme une mécanique de notre inconscient, celui-ci reste un médium fondamental, l'organe originel, telle une interface première de la pensée de notre environnement. « *Penser en corps* » pour reprendre l'expression du philosophe, Richard Shusterman, permet de dépasser un corps trop idéalisé, donc par essence obsolète. Une pensée du corps qui ne saurait se résumer par un simple projet conceptuel et critique, mais exister à travers ces pratiques de modifications corporelles actuelles, procédés artistiques corporels se vivant comme expérience.